

JEAN DE L'OURS

M. Mir et F. Delamplé, Histoires et récits des pays occitans, Ed. Coquemard, p130

Il était une fois, à Oust-en-Ariège, pays des ours, une pauvre femme qui coupait du bois dans la forêt lorsque l'Ours l'enleva et l'emporta au fond de son trou.

Après quelques mois, la pauvre femme mit au monde un garçon qu'elle nomma Jean. A mesure qu'il croissait, Jean devenait plus grand et plus fort que tout enfant de son âge. Un jour, il dit à sa mère:

- Maman, je suis maintenant capable de lever la pierre qui ferme la caverne de l'Ours. J'ai essayé. Vous verrez ! Je la soulèverai et nous partirons ! Le lendemain, l'Ours sorti, Jean leva la pierre et tous deux s'enfuirent à travers bois jusqu'à la maison de la pauvre femme.

Au bout d'un certain temps. Jean, qui devenait de plus en plus grand et fort, dit à sa mère :

- Maman, je m'ennuie ici. Laissez-moi partir à travers le monde. Vous me verrez revenir riche un jour et vous serez tranquille et heureuse !

- Va-t-en, pauvret, puisque tu veux partir. mais reviens le plus tôt que tu le pourras auprès de ta pauvre mère.

Et Jean de l'Ours s'en fut. Après quelques heures de marche, il vit venir sur le chemin un homme, grand et fort comme lui, qui portait une meule sur ses épaules.

- Eh ! où t'en vas-tu ainsi, compagnon, avec ce poids sur l'échine ?

- Je m'en vais courir le monde. Et toi?

- Moi aussi.

- Comment t'appelles-tu?

- Jean de l'Ours. Et toi ?

- Moi, Porte-Meule, comme tu vois.

- Eh bien, Porte-Meule, si tu le veux nous irons rôder par le monde ensemble.

- Oh ! oui, je veux bien.

Et côte à côte, ils s'en vont tous deux.

Un peu plus loin, ils rencontrent un autre homme, grand et fort comme eux. qui portait un canon sur ses épaules.

- Eh ! où t'en vas-tu, compagnon, avec ce poids sur l'échine ?

- Je m'en vais courir le monde. Et vous autres?

- Nous aussi. Veux-tu venir avec nous?

- Oh ! oui. Ainsi nous serons trois, grands et forts, nul n'osera nous attaquer.

Et, côte à côte, ils s'en vont tous trois.

A la nuit, ils arrivent devant un beau château.

Ils frappent. Personne. Ils entrent. Personne. Ils traversent de grandes pièces : chambres, salons, plus beaux les uns que les autres. Personne. Enfin, ils trouvent une cuisine bien montée : du bois pour allumer de grands feux, avec une broche de taille à embrocher un veau, et tout ce qu'il faut pour bien cuisiner : viandes, pain, vin ...

- Si vous voulez m'en croire, compagnons, dit Jean de l'Ours, nous demeurerons ici quelque temps. Si le maître de ce château enchanté arrive, nous verrons bien !
Commençons par manger et dormir.

Ainsi font-ils. En se couchant:

- Demain, nous nous lèverons de grand matin.

Porte-Meule et moi, décida Jean de l'Ours. Et nous irons à la chasse. Toi, Porte-Canon, tu garderas la maison et feras la cuisine. Après, ce sera à chacun son tour.

Le lendemain, Porte-Canon, demeuré seul au château, fit tout le ménage et commença à préparer le repas. Tout à coup, il se retourne, et, sans que la porte eût bougé, il voit devant lui un petit vieillard, tout cassé, tout tremblant, qui disait :

- Bonjour, Monsieur, voulez-vous me laisser chauffer, j'ai très froid !

- Oui, oui, pauvre homme, asseyez-vous et chauffez-vous bien.

Le vieillard s'assied.

- Monsieur, monsieur, voulez-vous me donner une cigarette ?

- Oui, certes.

- Pchut, pchut, pchut, monsieur, je ne peux pas, disait le vieillard en soufflant, voulez-vous me l'allumer?

- Oui, oui, brave homme, donnez, donnez.

Et Porte-Canon se baisse vers le foyer. Alors, d'un saut, le petit vieux se lève, saisit un gourdin, et tape, tape sur Porte-Canon des coups si durs qu'il le laisse pour mort et s'enfuit. Quand les deux autres rentrèrent, ils trouvèrent Porte-Canon allongé par terre. Ils le relèvent, baignent son front d'eau fraîche, lui font boire un peu d'eau-de-vie. Enfin, il ouvre les yeux.

- Eh ! que t'est-il arrivé Porte-Canon ?

- Je ne sais pas, je ne me souviens pas ..

- Tu auras bu un peu trop de vin, dit Jean de l'Ours en riant. Va te coucher, demain tu viendras avec moi. Et c'est Porte-Meule qui fera la cuisine.

Le lendemain, les chasseurs s'en vont et, comme l'autre, Porte-Meule fait le ménage et commence à préparer le repas. Tout à coup, il se retourne, et, sans que la porte eût bougé, il voit devant lui le petit vieillard tout cassé, tout tremblant, qui disait :

- Bonjour, Monsieur, voulez-vous me laisser chauffer, j'ai très froid !

- Oui, oui, pauvre homme, asseyez-vous et chauffez-vous bien.

Le vieillard s'assied.

- Monsieur, monsieur, voulez-vous me donner une cigarette ?

- Oui, certes !

- Pchut, pchnt, pchut, Monsieur, je ne peux pas, disait le vieillard, en soufflant. Voulez-vous me l'allumer ?

- Oui, oui, brave 'homme, donnez, donnez.

Et Porte-Meule se baisse vers le foyer. Alors, d'un saut, le petit vieux se lève, saisit un gourdin et tape, tape, tape sur Porte-Meule des coups si durs qu'il le laisse pour mort et s'enfuit.

Quand Jean de l'Ours et Porte-Canon rentrèrent, ils trouvèrent Porte-Meule allongé par terre, sans connaissance, tout comme Porte-Canon la veille. Ils le relèvent, le soignent, le raniment.

- Alors, toi aussi, tu as caressé la bouteille, fit Jean de l'Ours. Et de rire !

Demain, c'est moi qui prendrai la garde. Et vous verrez que je ne m'ivrogerai pas !

« Ah ! si le petit vieillard t'attrape, tu ne seras pas aussi bavard, pensaient les deux autres ; attends, attends ton tour ! »

Le lendemain, Jean de l'Ours, demeuré seul, fait le ménage et la cuisine. Tout à coup, il lui semble qu'un serpent le pique dans le dos. Promptement, il se retourne et voit devant lui le petit vieillard tout cassé, tout tremblotant. « Tiens, pense Jean de l'Ours, celui-ci entre sans qu'on entende la porte s'ouvrir. Que veut dire cela ? » Et d'instinct il se méfie.

- Bonjour, Monsieur, voulez-vous me permettre de me chauffer au coin de votre feu! J'ai très froid.

- Chauffez-vous, puisque vous êtes dedans,

- Monsieur, monsieur, voulez-vous me donner une cigarette ?

- Tenez, vous l'avez là.

- Pchut, pchut, monsieur, monsieur, voulez-vous me l'allumer, je ne peux pas.

- Allumez-la vous-même, si vous voulez, j'ai autre chose à faire.

- Monsieur, monsieur, je ne peux pas. Exaspéré, Jean de l'Ours le regarde, et il voit dans ses yeux une lueur si diabolique, qu'aussitôt il comprend tout. Alors il empoigne le gourdin laissé dans un coin, et il tape, tape sur le dos du faux vieillard qui s'enfuit et se jette dans un grand puits au fond du jardin.

Quand les chasseurs rentrèrent, ils virent, stupéfaits, Jean de l'Ours, goguenard, sur le seuil.

- Ah ! ah ! vous ne m'aviez pas dit que c'était le petit vieux qui vous avait si bien bâtonnés. Eh bien, je le lui ai rendu ! Dinons vite, et puis nous irons visiter ce puits vide là-bas. C'est là qu'il a sauté, nous verrons ce qu'il est devenu !

Honteux et rageurs, les deux compagnons mangeaient sans lever la tête. Le repas achevé :

- Nous allons prendre une grosse corde que j'ai vue à l'écurie, dit Jean de l'Ours, nous la fixerons solidement et nous descendrons dans le puits, l'un après l'autre, moi le premier. Je vous attendrai en bas.

Ainsi fut fait. En un rien de temps, les trois hommes sont au fond du puits. Ils font quelques pas. Et que voient-ils devant eux ? Un superbe paysage, un lac tout argenté d'une lumière irréaliste venue on ne sait d'où. Dans ce lac d'argent, un beau château, tout semblable à celui d'en haut, se mirait. Sans peur, mais ébloui, Jean de l'Ours suivi des deux autres, monte le perron du château, entre dans une vaste pièce, et s'arrête. Trois jeunes filles, belles comme le jour, étaient assises, tristes, tristes à faire pleurer.

- Que faites-vous là, demoiselles ? dit-il. Et elles, épouvantées de voir des hommes descendus de la terre, répondent :

- Malheureux ! Comment êtes-vous venus jusqu'à nous, pauvres prisonnières ! Nous sommes trois princesses retenues ici par un cruel sorcier, maître sous la terre. Nul ne sait où nous sommes. Et nous n'en sortirons jamais, jamais, jusqu'à la mort!

Non, non ! s'écria Jean de l'Ours, nous allons vous en tirer. Je n'ai pas peur du sorcier, moi. Je l'ai si bien arrangé à coups de bâton, le vieillot, qu'il nous laissera le temps de fuir. Mais hâtons-nous, demoiselles, hâtons-nous ! Toi, Porte-Meule, grimpe par la corde. Porte-Canon prendra une princesse dans ses bras, et tu tireras de toutes tes forces pour les hisser tous deux. Puis tu redescendras, tu monteras à ton tour la deuxième de ces demoiselles, et Porte-Canon tirera. Enfin, ce sera à mon tour avec la troisième princesse. Vous tirerez tous deux.

Ainsi fut fait. Mais quand Jean de l'Ours, tenant dans ses bras la plus jeune et la plus jolie des princesses, saisit la corde, et crie :

-« Hé! Tirez-moi! Hé ! Tirez-moi!», il n'entend plus rien. Les autres, jaloux de lui, l'abandonnent au fond du puits. Pour la première fois, Jean de l'Ours, surpris et indigné, se sentit accablé par le sort, Mais la blonde princesse lui dit de sa douce voix :

- Ne vous désolez pas, ami, nous ayons ici un aigle, qui, en l'absence du sorcier, consentira peut-être à nous monter jusqu'à la terre. Allons lui parler.

Somnolent, le grand aigle poursuivait un rêve nostalgique d'espace et de vol plané, quand la douce voix de la princesse l'éveilla.

- Aigle, mon bel aigle, voudrais-tu nous enlever jusqu'à la terre sur tes ailes puissantes.

Il entr'ouvrit à demi ses yeux cruels et répondit ;

- mon maître est absent. Je veux bien essayer de monter jusqu'à la terre toi et celui qui t'accompagne, à condition que vous me donniez de la chair de la chair!...

- Tu en auras, dit Jean de l'Ours, sombre mais résolu.

- Montez sur mon dos.

Et l'aigle déploie ses vastes ailes, plane, puis monte droit comme une flèche.

Vers le milieu de la montée, Jean de l'Ours sent que le vol commençait à se ralentir. Tout à coup:

- Carr, carr, crie l'aigle de sa voix rauque.

Alors, sans hésiter, d'un seul coup, de son couteau, Jean de l'Ours coupe un morceau de sa propre chair, et, toute sanglante, la jette dans le bec grand ouvert. D'un grand vol, l'aigle remonte, mais bientôt son vol recommence à baisser :

- Carr, carr ! crie-t-il de nouveau de sa voix encore plus rauque.

Et de nouveau, Jean de l'Ours tranche, et lui jette un second morceau tout sanglant. Déjà apparaissait la lumière dorée du jour et tout un pan de ciel bleu quand Jean de l'Ours et la princesse, serrés l'un contre l'autre, sentirent l'aigle redescendre rapidement.

- Carr, carr, carr ! cria-t-il pour la troisième fois, d'une voix encore plus rauque.

Et Jean de l'Ours trancha encore dans sa propre chair pour la jeter, toute sanglante, dans le bec insatiable, grand ouvert.

Alors, d'un dernier et puissant coup d'ailes, l'aigle s'enleva jusqu'à la terre avec son fardeau.

Quand Porte-Meule et Porte-Canon, stupéfaits, virent la princesse et Jean de l'Ours ensanglanté, le regret et le remords les saisirent. Les princesses pleuraient de joie, mais eux, honteux, n'osaient pas regarder leur compagnon.

- Je suis trop heureux pour vous punir, dit celui-ci, non moins généreux que brave. Je vous pardonne. Ce château et tout le pays environnant appartiennent aux princesses dont le sorcier avait tué les parents. Si vous vouliez épouser vos sauveurs, Demoiselles, nous vivrions tous ensemble et nous serions heureux.

Et les jeunes filles, reconnaissantes, tendirent chacune sa main à celui qui l'avait sauvée.

Comme elles connaissaient quelques-uns des secrets du sorcier, elles préparèrent rapidement une mixture dont elles oignirent les blessures de Jean. Et bientôt se fermèrent les plaies et reverdirent les chairs.

Après le mariage, les nouveaux époux partirent un jour chercher la mère de Jean de l'Ours. Devant la richesse de son fils, la pauvre femme n'en croyait pas ses yeux. Tant qu'elle vécut, elle fut comblée de soins et d'affection et par son fils et par sa douce compagne.

Mais quand les trois camarades essayèrent de descendre encore dans le puits, pour l'explorer, ils n'y trouvèrent plus rien de tout ce qu'ils avaient vu. Lac, château, tout s'était dissipé comme un songe.

Ainsi comprirent-ils que le vieillot était bien mort, et avec lui son œuvre de sorcier maudit.

Tric, trac, mon conte est achevé.